

Erri De Luca

Le poids du papillon



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

Le poids
du papillon

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

Gallimard

Titre original :

IL PESO DELLA FARFALLA

© *Giangiaco Feltrinelli Editore, 2009.*

Publié en accord avec l'agence Susanna Zevi Agenzia Letteraria.

© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays.

En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.

LE POIDS DU PAPILLON

Sa mère avait été abattue par un chasseur. Dans ses narines de petit animal se grava l'odeur de l'homme et de la poudre à fusil.

Orphelin avec sa sœur, sans un troupeau voisin, il apprit tout seul. Adulte, il faisait une taille de plus que les mâles de son espèce. Sa sœur fut emportée par un aigle un jour d'hiver et de nuages. Elle s'aperçut qu'il planait au-dessus d'eux, isolés sur une pâture au sud, là où subsistait un peu d'herbe jaunie. Sa sœur voyait l'aigle même sans son ombre à terre, sous un ciel bouché.

C'était sans issue pour l'un des deux. Sa sœur se mit à courir, donnant l'avantage à l'aigle, et elle fut attrapée.

Resté seul, il grandit sans frein ni compagnie. Quand il fut prêt, il partit à la rencontre de la première harde, défia le mâle dominant et fut vainqueur. Il devint roi en un jour et en duel.

Les chamois ne vont pas jusqu'au bout dans un combat, ils décident du vainqueur aux premiers coups. Ils ne se cognent pas de front comme les bouquetins et les chèvres. Ils penchent la tête vers le sol et tentent de glisser leurs cornes, légèrement recourbées, sous le flanc de l'autre. Si la reddition n'est pas immédiate, ils accrochent le ventre et le déchirent en tirant le cou en arrière. Ils arrivent rarement à cette fin.

Avec lui, ce fut différent, il avait grandi sans règles et il les imposa. Le jour du duel, ils avaient au-dessus d'eux le magnifique ciel de novembre et par terre des mottes de neige fraîche, encore peu abondante. Les femelles sont en chaleur avant l'hiver et mettent bas au milieu du printemps. En novembre, les chamois se défient.

Il entra à l'improviste dans le champ du troupeau, surgissant d'un bond du haut d'un rocher. Les femelles s'enfuirent avec les petits de l'année, le mâle resta et racla furieusement l'herbe de ses sabots antérieurs.

En haut, se massèrent des ailes noires de corneilles et des croassements. Planant dans les courants ascensionnels, elles regardèrent

le duel ouvert comme un livre au-dessous d'elles. Le jeune mâle solitaire avança, tapa du sabot par terre et souffla sèchement. Le choc fut violent et bref. Les cornes de l'attaquant s'ouvrirent une brèche dans la défense et sa corne gauche accrocha le ventre de son adversaire. Elle le déchira dans un craquement et plus haut les ailes claquèrent avec fracas. Les oiseaux acclamaient le vaincu qui leur était destiné. Le chamois éventré s'enfuit perdant ses viscères, pourchassé. Les ailes quittèrent le ciel pour descendre à terre les dévorer. La fuite du vaincu se brisa d'un coup, il buta et tomba sur le flanc.

Sur la corne ensanglantée du vainqueur se posèrent des papillons blancs. L'un d'eux y resta pour toujours, pour des générations de papillons, pétale battant au vent sur la tête du roi des chamois durant les saisons d'avril à novembre.

Ce matin de novembre, il se réveilla fatigué. Depuis bien des années, il dominait son territoire et nul ne l'avait jamais défié. Ses fils avaient grandi en compagnie de leurs mères et ne connaissaient pas son âpreté. Avec lui,

les duels n'existaient pas. Une fois grands, les mâles s'exilaient en quête d'autres troupes.

La paix régna dans leur royaume, on mourait chassé par l'homme et par l'aigle. Les chamois payaient le prix aux prédateurs du fond de la vallée et du ciel, pour vivre dans ce royaume. L'homme chargeait sa proie sur son dos et l'emportait, l'aigle consommait sur place, puis prenait son élan en descente pour s'envoler.

L'aigle est maladroit à terre. Alourdi par son repas, il a tout du dindon. Il s'en va sur ses pattes courtes et avant de pouvoir s'élever, il touche le sol en rebondissant plusieurs fois. À terre, un aigle repu est vulnérable.

Le roi des chamois en avait tué un sur un haut plateau. Il avait attendu qu'il s'alourdisse et puis il l'avait attaqué. L'aigle n'arrivait pas à prendre de l'altitude, il s'agitait au ras du sol. Le troupeau médusé avait vu de loin leur roi foncer tête baissée sur l'aigle qui s'enfuyait et retombait. D'un coup de sa corne gauche, le roi l'avait transpercé en l'air au moment où il perdait de la hauteur. Il avait sauté sur l'oiseau blessé et l'avait piétiné de ses sabots, le laissant mourant. On n'avait jamais vu ça au royaume des chamois.

Ce matin de novembre, il se réveilla fatigué et sut que c'était la dernière saison de sa suprématie. Ses cornes allaient se rendre face à celles d'un de ses fils plus résolu. Il avait déjà dû en blesser un au ventre, sans aller plus loin, un qui piaffait. Un d'entre eux répandrait ses boyaux sur l'herbe et il ne serait plus qu'une carcasse vaincue et vidée. Il ne devait pas finir ainsi, mieux valait disparaître cet hiver-là, et qu'on ne le retrouve pas.

Il ne dormait pas avec le troupeau, pas même pendant l'automne de l'accouplement. Il avait plusieurs refuges pour la nuit, sous des pins de montagne creux, dans des grottes sur de hauts rochers friables où ni l'homme ni son odeur ne pouvaient monter. Il descendait vers la harde à des heures différentes, avec le brouillard, avant l'aube, après le coucher du soleil. Il ne donnait à personne la chance de le prévoir. À son arrivée, les femelles allaient à sa rencontre et les jeunes mâles pliaient le genou pour s'incliner.

Ce jour de novembre, le roi reconnut son déclin. Son cœur battait à moins de deux cents coups minute, cette poussée qui donne de

l'oxygène aux élans en montée et les rend plus légers.

Les sabots des chamois sont les quatre doigts d'un violoniste. Ils vont à l'aveuglette sans se tromper d'un millimètre. Ils giclent sur des à-pics, jongleurs en montée, acrobates en descente, ce sont des artistes de cirque pour le public des montagnes. Les sabots des chamois s'agrippent à l'air. Le cal en forme de coussinet sert de silencieux quand il veut, sinon l'ongle divisé en deux est une castagnette de flamenco. Les sabots des chamois sont quatre as dans la poche d'un tricheur. Avec eux, la pesanteur est une variante du thème, pas une loi.

Il les posa à l'aube dans un brouillard épais à ne pas voir le sol, et les trouva mal assurés. Aussi attendit-il que son cœur pousse ses battements jusqu'à la pointe de ses ongles et que le jour croisse en même temps que les coups. Il ne voulait pas céder, baisser sa corne gauche devant un mâle plus jeune, aux forces seulement plus neuves.

Il flaira l'horizon pour savoir où ne jamais plus revenir, ni se laisser surprendre. Le jour au franc soleil sécha vite le brouillard, un ruisseau de lumière, venant de l'est, parcourait le troupeau qui s'y abreuvait, museaux levés. Ils

étaient bien des mètres au-dessous de lui. De son abri à l'ombre, il en vit la force, la quantité, qui supporte les pertes. Ils n'étaient pas courageux, ils étaient nombreux, valeur qui donne de la force aux plus faibles.

C'étaient ses fils, sortis des poussées de ses flancs. Il n'en était pas fier, il avait fait ce que voulait la vie. Ils pouvaient s'exposer en pleine lumière.

Braves femelles qui mettent bas au mois de mai en montant sur les plus hauts pâturages. Elles accouchent dans la solitude, puis elles se mettent en groupe avec d'autres mères. Les petits grandissent dans des jardins d'enfants clôturés par les cieux et les ravins. Leurs cornes servent de bouclier contre les piqués de l'aigle, sans l'aide d'aucun mâle.

Braves femelles, chacune avec un marmot collé à son ombre et à ses mamelles. Le roi les surveillait de loin, heureux de voir naître plus de femelles que de mâles.

L'odeur de l'homme et de son huile lui arriva dans la montée. Elle appartenait à l'assassin de sa mère. C'était lui, il montait pour

abattre tout seul des chamois, il cherchait leur roi depuis des années.

Il donna un coup de patte dans une pierre et l'envoya cogner loin au-dessus des éboulis escarpés. Le choc fit rouler une petite salve de cailloux. Au bout de la pente, l'homme se tourna pour la repérer plus haut, pour remonter à la bête qui l'avait déclenchée. Il regarda du mauvais côté. Dans l'ombre, le roi des chamois se moquait de lui depuis des années.

L'homme en avait tué plus de trois cents. Il visait en haut de la cuisse, un endroit qui abattait l'animal sans abîmer sa fourrure. Il le vidait sur place, puis chargeait sur son dos la carcasse allégée. Un chamois mâle adulte pèse entre quarante et soixante kilos maximum. Le roi, hors gabarit, était sûrement plus lourd.

L'homme vendait la peau aux tanneurs, la viande aux restaurants qui l'achetaient sous le manteau. Il montait souvent en novembre quand les mâles se battent et que la barbe de la maturité pousse sur leur dos jusqu'à trente centimètres.

L'hiver, il chassait pour les tables des skieurs, l'été pour l'appétit des randonneurs et des alpinistes, mais en novembre pour le trophée de la crinière dorsale qui, à elle seule, valait le reste du chamois. Il cherchait leur roi depuis des années, il reconnaissait qu'il n'en avait jamais rencontré de semblable.

Bête assassine, l'homme qui abattait les fils du roi des chamois de loin, bête qui grouillait dans la vallée et grondait comme le tonnerre quand il faisait beau. Bête solitaire, celle qui montait vers eux pour les surprendre, les emporter. Même ainsi, les chamois le préféraient à l'aigle, qui arrive par surprise sans s'annoncer par l'odeur, les jours de nuages et de brouillard, et qui pousse les petits dans le vide pour les dévorer en bas, fracassés. Mieux vaut l'homme, qu'on sent de loin et qui fait fuir l'aigle. Les chamois s'aperçoivent toujours de sa présence.

L'homme avait déjà un certain âge, une grande partie de sa vie à monter braconner en montagne. Il s'était retiré pour faire ce métier après une jeunesse passée dans la ville avec les révolutionnaires, jusqu'à la débandade.

Pendant une période du siècle dernier, la

jeunesse s'était donné une loi différente de celle qui existait. Elle avait cessé d'apprendre des adultes, aboli la patience. En montagne, elle grimpait sur des cimes nouvelles, en plaine elle se donnait des noms de bataille. Elle voulait être une primeur de temps opposés, déclarait fausse toute monnaie. Elle n'avait pas droit à l'amour, bien peu d'entre eux eurent des enfants pendant les années révolutionnaires. On n'a plus jamais vu une jeunesse s'acharner à ce point pour renverser son assiette. Une assiette à l'envers ne contient presque rien, mais elle a une base plus large, elle est plus stable.

Il s'était retiré dans les montagnes de sa naissance et avait recommencé à braconner. Il avait vécu dans des cabanes de bergers abandonnées, des bivouacs d'alpinistes. Puis, quelqu'un lui avait cédé un abri en pierre tout en haut d'un bois et il l'avait adapté à ses besoins. Il était composé d'une seule pièce, du feu et de l'eau. Le seul confort : une double fenêtre au milieu de laquelle il mettait de la mousse qui absorbe le vent. Il chargeait les chamois sur son dos, les abattant du haut de rochers effrayants à voir, le long de sentiers

invisibles foulés par leurs légers sabots, juste une trace au crayon au-dessus des précipices. Il avait peu de rapports avec le village voisin, mais il connaissait tout le monde, ce qui le protégeait tout de même. Chaque village a son saint et son bandit. Il n'était pas sous mandat d'arrêt, il était braconnier, mais aucun garde-chasse n'avait réussi à le cueillir sur le fait.

Il arpentait les montagnes avec un 300 Magnum et une balle de onze grammes. Il ne laissait pas l'animal blessé, il l'abattait d'un seul coup. Il savait arriver du côté du vent, il restait sans bouger pendant des heures dans le froid glacial, il montait, descendait, escaladait avec agilité.

Ce jour de novembre, il se leva les jambes lourdes, au réveil il sentait déjà le poids d'une fin de journée. Ce fut le soleil qui le poussa à prendre son sac. Son arme était près de son lit depuis la veille, celui qui vit seul doit savoir se tenir prêt. Il sortit, le café tout fumant dans la tête.

La veille au soir, le vin avait coulé au bistrot du village dans une effervescence de gens

venus le saluer. On fêtait l'anniversaire d'une de ses escalades qui avait fait beaucoup parler ses admirateurs vingt ans plus tôt.

Pour lui, l'alpinisme était une technique au service de la chasse, un moyen d'arriver là où d'autres étaient incapables d'aller. À ses débuts, il y avait d'autres braconniers, mais ils avaient tous disparu : ils avaient abandonné ou bien étaient trop âgés.

Vingt ans plus tôt, il avait escaladé un versant encore impossible pour surprendre par en haut une harde de chamois, inaccessible par le meilleur côté parce que trop à découvert. Il avait grimpé tout seul, le fusil à l'épaule, sur la paroi vierge. Il était descendu par le versant opposé, un chamois sur le dos.

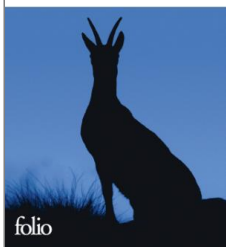
Au village, après avoir vendu la viande, il avait rencontré des alpinistes venus d'autres régions qui se préparaient à ouvrir la première voie sur cette face. Il dit qu'il l'escaladerait avant eux, le lendemain, tout seul et sans cordes, sans protections. Ils parièrent le contraire et misèrent une belle somme. Le lendemain, il refit l'escalade sous leur nez en l'air, sans l'entrave du fusil et du sac. Pour eux, c'était un exploit sans égal, pour lui une astuce lui évitant d'être flairé par

LES COUPS DES SENS.
UN NUAGE COMME TAPIS.

Aux Éditions Verdier

UNE FOIS, UN JOUR (repris sous le titre PAS ICI, PAS
MAINTENANT, « Folio » n° 4716 et sous le titre PAS ICI,
PAS MAINTENANT / *NON ORA NON QUI*, « Folio
Bilingue » n° 164).

Erri De Luca
Le poids du papillon



Le poids du papillon

Erri De Luca

Cette édition électronique du livre

Le poids du papillon d'Erri De Luca

a été réalisée le 16 octobre 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070449583 - Numéro d'édition : 246670).

Code Sodis : N53779 - ISBN : 9782072478437

Numéro d'édition : 246672.